



2019

MATERNITÉ ET FÉMINISMES

*De l'aliénation
à la possible réconciliation*

Élisabeth **Meur-Poniris**

BARRICADE
CULTURE D'ALTERNATIVES

Les mouvements féministes français des années 1970, et principalement ceux conduits par le MLF – *Mouvement pour la Libération des Femmes* –, ont milité et travaillé à l’acquisition de droits pour l’accès à la contraception et à l’avortement libre et gratuit. Ces mouvements ont permis aux femmes occidentales de se libérer d’une identité monolithique qui reposait quasi uniquement sur la maternité. En affirmant le droit des femmes à disposer de leur corps comme elles le souhaitent, le MLF entendait ouvrir le champ des possibles. Depuis, on assiste, dans certaines sphères¹, à une polarisation appauvrissante des discours : il y aurait d’un côté les mères esclaves, de l’autre les égoïstes nullipares. La question reste donc ouverte, et brûlante : une maternité féministe est-elle possible ?

1 Le point de vue de cette analyse est situé : il s’inscrit dans le contexte occidental (européen). On sait bien que « La Femme » universelle n’existe pas ; aussi les féminismes sont-ils pluriels : les réalités, les besoins, les droits, et les revendications différeront donc selon les situations singulières (classe sociale, origine géographique, etc.) dans lesquelles s’inscrivent les femmes qui les font connaître.

Maternité et féminismes

Pendant longtemps, les femmes ont été définies par leur nature biologique, notamment par leur capacité à tomber enceinte, à porter une grossesse à terme et à accoucher. C'était alors la puberté, soit le moment où elles avaient leurs premières règles², qui faisait rupture : il marquait, de manière abrupte, le point de départ d'un destin auquel elles ne semblaient pouvoir échapper, devenir une épouse et une mère, le plus souvent en retrait de leur mari, et donc exclues de la sphère sociale. À ce titre, la seconde vague féministe occidentale des années 1960 marque une rupture révolutionnaire dans l'Histoire. En revendiquant le droit d'accéder à la contraception et à l'avortement dans des conditions sanitaires décentes, les femmes refusent d'être « prisonnières de leur propre corps » : elles souhaitent récupérer le pouvoir sur leur fertilité³ et exigent de pouvoir planifier leur vie comme elles l'entendent.

« Un enfant si je veux, quand je veux », scandaient les manifestantes des années 1960. La maternité était ainsi désignée comme l'obstacle principal rencontré par les femmes dans leurs aspirations égalitaires. Pour autant, le discours transmis historiquement se concentra davantage sur le souhait de pouvoir accueillir sa progéniture « au bon moment » plutôt

2 « Il ne s'agit pas du passage de l'état de fille à l'état de femme car, non, une fille de douze ans n'est pas une femme. À un âge où la perspective d'une grossesse apparaît totalement irréaliste, complètement fantasmagorique même, il lui est pourtant indiqué qu'elle est possible. Du jour au lendemain, son existence prend un sens nouveau : elle devient potentiellement maternelle et donc potentiellement sexuelle. »

Camille FROIDEVAUX-METTERIE, *Le Corps des femmes*, éd. Philosophie Magazine, 2018, p. 51.

3 Il serait évidemment naïf de penser que les femmes, auparavant, étaient passives face aux grossesses non désirées : les remèdes de « bonnes femmes », guérisseuses ou sorcières selon les points de vue, étaient connus et appliqués avec plus ou moins de succès. En Occident, les femmes ont été dépossédées de leurs connaissances et savoir-faire gynécologiques lors des périodes de chasse aux sorcières (du XIV^e au XVII^e siècle). Ces sorcières – comprenons : femmes savantes et soignantes maîtrisant, entre autres, les plantes médicinales – ont été exterminées afin d'asseoir la domination patriarcale et capitaliste. Placer des professionnels masculins à la tête de la médecine, c'était (c'est?) s'assurer de contrôler ses théories, ses pratiques, ses bénéfices et son prestige. Lire à ce sujet Barbara EHRENREICH et Deirdre ENGLISH, *Sorcières, sages-femmes & infirmières – Une histoire des femmes soignantes*, éd. Camourakis, 2015.

que sur la reconsidération du désir d’enfant lui-même. C’est ainsi que la philosophe féministe Christine Delphy analyse le slogan-phare appelé plus haut : « La radicalité du “si je veux” était mitigée par le “quand je veux”. La campagne a toujours mis l’accent sur le contrôle du moment et du nombre des naissances, jamais sur leur principe. En clair, jamais le mouvement féministe n’a osé exprimer l’idée qu’une femme pouvait ne pas vouloir d’enfant du tout⁴. » Pourtant, dès 1949, l’autrice féministe Simone de Beauvoir s’interrogeait déjà sur ce point dans son célèbre ouvrage *Le Deuxième Sexe*. En dissociant le terme « femme » de celui de « mère », ce livre marquait une rupture : il contribuait à désacraliser et à relativiser la maternité comprise comme différence fondamentale entre les hommes et les femmes ; il proposait une critique radicale de l’essentialisme en matière de différence sexuelle. Selon l’optique essentialiste – ou différentialiste –, on incline à penser que les femmes sont par nature plus empathiques, plus disposées à être au service des autres que les hommes ; ainsi explique-t-on leur surreprésentation dans des métiers comme infirmière, puéricultrice, auxiliaire de vie. Critiquant cette approche dans son essai *Sorcières – La puissance invaincue des femmes*, Mona Chollet montre notamment que les discours psychanalytiques et psychiatriques concernant la procréation, et plus précisément le non-désir de procréation, contribuent également à renforcer les stéréotypes essentialistes et genrés en les teintant d’une forme d’autorité scientifique. Elle prend ainsi l’exemple de la chercheuse Geneviève Serre qui, après s’être intéressée aux femmes ne souhaitant pas d’enfants, écrit avoir trouvé chez ces femmes des qualités de style selon elle « masculines » ; « l’indépendance, l’efficacité, la discipline, les centres d’intérêt comme la politique » ; elle ajoute : « Ce côté masculin, autonome et indépendant, est peut-être une entrave à l’accès à une position féminine plus passive, plus réceptive dans le fait d’accepter le don de la vie, ce qui

4 Christine DELPHY, « La Maternité occidentale contemporaine – Le cadre du désir d’enfant », in Francine DESCARRIES et Christine CORBEIL, *Espaces et temps de la maternité*, éd. Remue-Ménage, 2002, citée par Mona CHOLLET, *Sorcières*, éd. Zones, 2018, p. 119.

est probablement nécessaire pour l'accès à la maternité⁵ ». On pourrait donc penser que l'approche essentialiste a encore de beaux jours devant elle. Cependant, le geste constructiviste⁶ de Simone de Beauvoir s'est prolongé et radicalisé au cours du XXI^e siècle grâce à l'apport théorique des *cultural studies*⁷ – études culturelles – et particulièrement des *gender studies*⁸ – études de genre – qui pose en principe l'idée d'une construction historique et sociale des rôles féminins et masculins. On estime donc que, dans nos identités de femmes et d'hommes, le biologique joue finalement un rôle mineur : l'image que nous nous faisons de nous-mêmes et des genres seraient avant tout des représentations auxquelles nous sommes soumis-e-s depuis notre naissance et qui se transmettent à travers l'éducation, la culture, le langage. Les individus, influencés par un curieux cocktail d'hormones et d'expériences de vie, ne seraient ni femmes ni hommes,

5 Geneviève SERRE, « Les Femmes sans ombre ou la dette impossible. Le choix de ne pas être mère », *L'Autre*, 3/2, 2002, citée par Mona CHOLLET, *op. cit.*

6 Approche théorique qui considère que l'être humain est avant tout un produit de la société dans laquelle il évolue.

7 « Les études culturelles (en anglais, *cultural studies*) ou sciences de la culture sont un courant de recherche d'origine anglophone à la croisée de la sociologie, de l'anthropologie culturelle, de la philosophie, de l'ethnologie, de la littérature, de la médiologie, des arts, etc. D'une visée transdisciplinaire, elles se présentent comme une "anti-discipline" à forte dimension critique, notamment en ce qui concerne les relations entre cultures et pouvoir. Transgressant la culture universitaire, les études culturelles proposent une approche "transversale" des cultures populaires, minoritaires, contestataires, etc. » Définition de l'encyclopédie collaborative *Wikipédia*, consultée le 9 août 2019.
> https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89tudes_culturelles

8 « Les études de genre forment un champ de recherche pluridisciplinaire qui étudie les rapports sociaux entre les sexes. Le genre, considéré comme une construction sociale, est analysé dans "tous les domaines des sciences humaines et sociales : histoire, sociologie, anthropologie, psychologie et psychanalyse, économie, sciences politiques, géographie..." De manière générale, les études de genre proposent une démarche de réflexion et répertorient ce qui définit le masculin et le féminin dans différents lieux et à différentes époques, et s'interrogent sur la manière dont les normes se reproduisent au point de sembler "naturelles". » Définition de l'encyclopédie collaborative *Wikipédia*, consultée le 13 août 2019.
> https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89tudes_de_genre

mais situé·e·s quelque part sur un curseur allant de l'extrême « féminité » à l'extrême « virilité »⁹ : c'est le concept dit de continuum sexuel¹⁰.

Cette remise en cause de la binarité des genres, alliée aux évolutions de la science médicale (les techniques de procréation médicalement assistée, les traitements hormonaux disponibles pour les personnes transgenres, les opérations de réassignation sexuelle par exemple), a pour effet de rompre le lien quasi indéfectible entre maternité et genre féminin. Pour le philosophe Paul B. Preciado, « [I]l n'y a pas des sexes et des sexualités, mais des usages du corps reconnus naturels ou sanctionnés en tant que déviants. Et ce n'est pas la peine de sortir votre dernière carte transcendante : la maternité comme différence essentielle. La maternité n'est qu'un usage possible du corps, parmi d'autres, ce n'est pas une garantie de différence sexuelle ni de féminité¹¹. » La parentalité devient un champ de bataille où s'affrontent conservateurs et conservatrices, partisan·ne·s du traditionnel « papa-maman » et progressistes considérant que « la famille n'est plus une institution patriarcale, mais le lieu d'un accord libre et volontaire entre deux personnes se témoignant un attachement affectif mutuel et envisageant d'élever un enfant ensemble¹² ». En France, les débats virulents et les manifestations auxquels ont donné lieu les législations sur le mariage pour les couples homosexuels et sur la Procréation Médicalement Assistée – PMA – pour tous et toutes, y compris les femmes célibataires,

9 « Féminité » et « virilité », telles que définies par la société dans laquelle évolue l'individu.

10 Ce concept a été notamment théorisé et travaillé par la professeure en biologie et études de genre Anne Fausto-Sterling.

11 Paul B. PRECIADO, « Le Courage d'être soi », *Libération*, 21 novembre 2014.
> liberation.fr/chroniques/2014/11/21/le-courage-d-etre-soi_1147950

12 Camille FROIDEVAUX-METTERIE, *op. cit.*, p. 139.

ont démontré qu'il existait encore une conception à deux vitesses de l'idée d'égalité procréative¹³.

Représentations de la maternité : rompre avec le fantasme (de l'amour maternel)

Bien que très peu de foyers puissent se targuer d'un partage égal des tâches à tous niveaux, le concept de « famille » ne renvoie pas, dans l'imaginaire collectif, à un lieu d'enfermement, mais plutôt à l'union chaleureuse d'individus pouvant compter les uns sur les autres et partageant par exemple, l'été venu, un barbecue. Quant à la maternité, elle évoque pour sa part la douceur, le dévouement et l'odeur des gâteaux. Des difficultés d'être mère, on en parle finalement très peu, ou alors elles sont « naturalisées », présentées comme de nécessaires contreparties à un amour maternel réputé inconditionnel. Être mère, c'est être entièrement disponible aux autres et se consacrer aux siens à toute heure du jour et de la nuit. C'est dur, oui, mais qu'est-ce qu'on les aime ! Bref, la maternité est comme une médaille que l'on épingle à même la chair, consolant une blessure qu'elle aurait elle-même causée...

En 2012, à l'occasion des Jeux olympiques de Londres, le groupe P&G (*Procter & Gamble*) diffusait un spot publicitaire sobrement intitulé « Merci maman¹⁴ ». On y voit des femmes de différents pays, lavées et habillées avant le lever du soleil, réveillant d'un geste tendre leurs enfants, leur ser-

13 Pour le cas de la Belgique, plus avancée de ce point de vue sur le plan législatif, les familles homoparentales semblent bénéficier d'une meilleure considération de la part de l'opinion publique. En août 2017, la psychologue Moïra Mikolajczak faisait part des résultats d'une étude : « 63 % des personnes estiment qu'un couple d'homosexuels vivant avec des enfants constitue une famille à part entière et 62 % sont favorables au maintien du mariage pour tous ». Audrey VANBRABANT, « Les Familles homoparentales mieux acceptées dans la société? », RTBF, 28 août 2017.
> rtbf.be/lapremiere/article/detail_les-familles-homoparentales-mieux-acceptees-dans-la-societe?id=9693584.

14 PROCTER & GAMBLE, « Merci Maman. », mai 2012.
> [youtube.com/watch?v=AEg6tvdWack](https://www.youtube.com/watch?v=AEg6tvdWack)

vant des petits-déjeuners, puis les conduisant à leur entraînement sportif. Elles les observent de loin, fières, souriantes. Et ainsi les jours s'enchaînent et se ressemblent, dans un rythme identique : réveil à l'aube/entraînement/lessives. Jusqu'à l'apothéose : les petit-e-s devenu-e-s grand-e-s sont sacré-e-s champion-ne-s de natation, de gymnastique, d'athlétisme, de volley et viennent embrasser leurs mères dans les tribunes, où elles fondent en larmes. De joie, bien entendu. Tous ces efforts n'auront pas été vains : leurs enfants rencontrant le succès, elles obtiennent la reconnaissance qui leur est due. Le spot se conclut sur ce slogan : « Le métier le plus difficile est aussi le plus beau, merci, maman. »

Dans cet univers, les femmes ne travaillent pas, leur vie entière est organisée autour de leurs enfants ; lorsque ces derniers sont occupés ailleurs, elles sont en *stand-by*. Les pères, quant à eux, semblent absents de la gestion journalière. Le message est clair : sans une mère sacrifiée, ces sportives et sportifs n'auraient jamais vu la couleur d'un podium. C'est donc un mal nécessaire. Comme le précise l'autrice et journaliste Titiou Lecoq, « ne soyons pas naïfs, cette formule n'est pas anodine, elle a comme sous-texte d'opposer le travail à la maternité [...] Dire que "maman, c'est le plus beau métier du monde", c'est sous-entendre que les mères ne devraient pas avoir d'activité professionnelle rémunérée hors de leurs enfants. Que d'ailleurs, elles ne devraient pas avoir un moment de vie en dehors de leurs enfants¹⁵ ! »

L'amour maternel tel qu'il est représenté ici est le meilleur moyen que l'on ait trouvé pour faire taire les mères. Mona Chollet évoque à ce propos une imagerie « [...] dont le renouvellement constant paraît indispensable afin d'éviter que les intéressées reviennent à elles et réalisent à quel point elles se font escroquer. [Pour cela,] il faut orchestrer d'assourdissants concerts de louanges, souligner combien elles sont indispensables,

15 Titiou LECOQ, *Libérées! Le combat féministe se gagne devant le panier de linge sale*, éd. Fayard, 2017, p. 119.

s'émerveiller bruyamment de leur incroyable énergie, de leur stupéfiant sens de l'organisation, se pâmer devant la beauté du paysage domestique au centre duquel elles trônent¹⁶. »

Celles qui ressentent de la frustration devant cet effacement de leur individualité se sentent tellement coupables qu'elles ne se risqueraient jamais à en parler, sous peine d'être étiquetées « mauvaises mères ». « Si vous pouviez revenir en arrière dans le temps, avec la connaissance et l'expérience que vous avez aujourd'hui, seriez-vous une mère¹⁷? » La sociologue israélienne Orna Donath s'est intéressée aux femmes qui lui ont répondu par la négative. Malgré des expériences différentes, toutes expriment le soulagement de pouvoir en parler¹⁸. Comme pour confirmer leur crainte, la réception de l'étude démontre une grande violence, la chercheuse a reçu de nombreuses menaces sur les réseaux Internet. « La société ne tolère qu'une seule réponse des mères à la question de la maternité : "J'adore ça", résume Orna Donath. Or, le regret existe ; et comme tous les secrets, quand il n'est pas dit, il suppure ou il éclate dans les moments de crise ou de conflit¹⁹. »

On peut facilement douter de ses capacités à être une bonne mère quand on se sent débordée en permanence, que l'on n'arrive pas à récupérer de nuits trop courtes et que notre intérieur est un véritable chaos. Les réseaux sociaux regorgent de mères parfaites qui gèrent parfaitement tous les aspects de leurs vies et trouvent même du temps pour se faire un soin de peau, tout en faisant cuire un cake aux pommes. Et peut-être y arrivent-elles vraiment. Mais elles ne sont certainement pas le reflet de la majorité. Pourtant, les autres, celles qui font leur maximum et échouent

16 Mona CHOLLET, *Chez soi – Une odyssée de l'espace domestique*, éd. La Découverte, 2015, p. 189.

17 Orna DONATH, *Regretting Motherhood – A Study*, éd. North Atlantic Books, 2017, citée par Mona CHOLLET, in *Sorcières*, *op. cit.*, p. 123.

18 « Une autre a fait une psychothérapie, pensant qu'il fallait "corriger" "quelque chose qui n'allait pas" chez elle, que tout rentrerait dans l'ordre avec un petit deuxième... mais non. » Voir Noémie ROUSSEAU, « Le Regret d'être mère, ultime tabou », *Libération*, 10 juillet 2016. > liberation.fr/debats/2016/07/10/le-regret-d-etre-mere-ultime-tabou_1465328.

19 Orna DONATH citée par Mona CHOLLET, *Sorcières*, *op. cit.*, p. 124.

cependant, ne sont quasiment jamais représentées. Dans la mesure où les diktats qui gravitent autour de la maternité constituent un idéal quasi inatteignable, détruire les représentations fantasmatiques dominantes devient dès lors politiquement nécessaire. Comme le dit Titiou Lecoq : « On a le droit d'avoir eu un accouchement difficile, on a le droit d'avoir peur de souffrir, on a le droit de foirer une tarte ou même de ne pas faire de tarte. La vie, ce n'est pas un édredon rose pastel. Parfois, on souffre, on se plante, il y a du sang et de la merde²⁰. »

20 Titiou LECOQ, *op. cit.*, p. 140.

Les réalités de la maternité esclave

Travail domestique²¹ et charge mentale

En 1975, le collectif *Les Chimères* écrivait ceci : « La seule attitude cohérente quand on a réellement pris conscience de ce que la société a fait de la maternité est de la refuser²². » Un acte politique, donc, animé par le rejet d'une maternité aliénante, « esclave ». En 50 ans, bien que les femmes puissent désormais plus facilement choisir d'avoir des enfants et ne soient donc plus enchaînées de la même façon à leur maison, la situation n'a pas beaucoup évolué. Lorsque la bédéiste Emma publie sur son blog une planche sur la « charge mentale²³ », elle est partagée de manière massive (près de 200 000 fois). La « double journée des femmes », théorisée dans les années 1970 par des féministes comme Christine Delphy, est toujours d'actualité. Les femmes sont toujours autant mobilisées par le travail domestique, malgré l'existence de leur vie professionnelle, et il est toujours plus difficile pour elles de dégager du temps dédié au loisir, *a contrario* des hommes. La tête embuée de mille et une pensées, la mère de famille est désignée responsable par défaut de la gestion du foyer au

21 « Selon les enquêtes "Emploi du temps", [l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee)] encore en 2010, les femmes s'acquittaient des trois quarts des tâches domestiques et y passaient en moyenne très exactement quatre heures et une minute quotidiennes contre deux heures et treize minutes pour les hommes; si l'on zoome sur les tâches parentales, les femmes supplantent également les hommes en les prenant en charge à 65 % (quarante-cinq minutes journalières, contre dix-neuf minutes pour les hommes). »

Voir Daphnée LEPORTOIS, « Le Couple ou les convictions, une féministe hétéro aura difficilement les deux. », Slate.fr, 7 octobre 2019, consulté le 8 octobre 2019.

> slate.fr/egalites/le-feminisme-lepreuve-du-couple-hetero/episode-1-repartition-inequitable-taches-genre.

22 LES CHIMÈRES, *Maternité esclave*, éd. UGE, 1975.

23 EMMA, « Fallait demander », 9 mai 2017.

> <https://emmaclit.com/2017/05/09/repartition-des-taches-hommes-femmes>

quotidien. Sur le compte *Instagram* « T'as pensé à ²⁴? », les témoignages parlent d'eux-mêmes :

- « Pour moi, la charge mentale, c'est quand j'organise ma vie professionnelle autour de celles de mes enfants et des tâches ménagères, alors que lui l'organise autour de... lui » ;
- « Pour moi, la charge mentale, c'est quand je suis réveillée à quatre heures du matin par mon enfant et que je ne peux pas me rendormir, car j'anticipe la journée qui arrive » ;
- « Pour moi, la charge mentale, c'est quand tu dis que tout roule à la maison. Tout roule à la maison parce que j'anticipe en permanence et oui, nous n'avons aucun problème d'organisation. Mais ce travail invisible à un prix : ma fatigue ».

Titieu Lecoq insiste à juste titre sur le poids de cette charge mentale : « [C'] est une forme de dédoublement des femmes parce qu'elle les force à l'ubiquité, à un état de vigilance envahissant. On parle beaucoup de la nécessité de déconnecter du boulot quand on rentre le soir ou le week-end. L'inverse est vrai. Il faudrait se déconnecter de la maison quand on est au travail. Malheureusement, il existe des arrêts de travail, mais pas des arrêts de maison²⁵. »

Ces thématiques liées au travail domestique et à la mauvaise considération du travail reproductif²⁶ des femmes – c'est-à-dire le travail gratuit, informel, exclu du marché – ont récemment mobilisé des femmes en masse un peu partout en Europe. Le 8 mars 2018, à l'occasion de la journée internationale des droits des femmes, ce sont près de six millions d'Espagnoles qui ont organisé une grève générale. En 2019, en Belgique,

24 Page *Instagram* : « T'as pensé à? ».
> [instagram.com/taspensea](https://www.instagram.com/taspensea)

25 Titieu LECOQ, *op. cit.*, p. 36.

26 Il faut se demander qui élabore la liste des courses, les menus de la semaine, prend les rendez-vous familiaux chez la ou le docteur, organise les vacances, les week-end, prend soin des malades, soutient les plus faibles, s'occupe des personnes âgées...

c'est le *collecti. e. f8 maars*²⁷ qui a mis en place une grève coordonnée des femmes. L'objectif était d'inviter toutes les femmes désireuses à suspendre leurs activités à la même heure, le même jour, de ne fournir aucun travail domestique et de se rassembler pour manifester.

Cette inégalité dans la distribution des tâches ménagères et dans l'organisation d'un foyer harmonieux est ce qui explique le fait que près de la moitié des femmes opte pour des emplois à temps partiel²⁸. Parmi les raisons évoquées, la majorité d'entre elles déclare avoir fait (ou avoir dû faire²⁹) ce choix pour des raisons familiales, à commencer par la garde de leurs enfants quand elles en ont³⁰. Un choix, certes, mais sous contrainte, donc, et qui aura des conséquences sur leur carrière : « Les inégalités s'exportent dans les deux sens, du privé au professionnel et du professionnel au privé. La femme déjà débordée par tout ce qu'elle a à gérer refusera une charge de travail professionnel supplémentaire. Elle ne briguera pas de promotion. [...] Ce n'est pas parce qu'elles sont par hasard à la maison

27 Plus d'informations sur leur page internet et un rendez-vous d'ores et déjà prévu pour 2020.
> <https://8maars.wordpress.com>

28 « 43,5 % des femmes salariées travaillent à temps partiel, tandis que 11 % des hommes ne travaillent pas à temps plein. »
STATBEL, « 43,5 % des femmes salariées travaillent à temps partiel », 29 mars 2019.
> <https://statbel.fgov.be/fr/nouvelles/435-des-femmes-salariees-travaillent-temps-partiel>

29 Dans un rapport de 2013 concernant l'écart salarial, l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes rapporte que « sans surprise, ces raisons ne sont pas les mêmes pour les femmes, qui invoquent le plus souvent des problèmes de conciliation vie privée – vie professionnelle, que pour les hommes pour lesquels le temps partiel permet le plus souvent de cumuler un autre emploi ou de suivre une formation. Seules 12 % des travailleuses à temps partiel et 8 % des travailleurs à temps partiel ne souhaitent pas occuper un poste à temps plein. »
> https://igvm-iefh.belgium.be/fr/activites/emploi/combinaison_travailfamille/etats_des_lieux_en_belgique.

30 « Garde des enfants ou de personnes dépendantes » (24,9 %), suivie par les « autres motifs d'ordre personnel ou familial » (20,4 %). Du côté des hommes, le fait de travailler à temps partiel serait davantage subi. « Chez les hommes, les principales raisons sont : les « autres motifs d'ordre personnel ou familial » (19,8 %), « l'emploi souhaité n'est proposé qu'à temps partiel » (16,5 %) et « autres raisons » (11,4 %). »
STATBEL, *op. cit.*

qu’elles font le ménage. C’est parce que le ménage doit être fait qu’elles s’arrangent pour être présentes³¹», précise Titiou Lecoq.

À cette charge mentale et à cette gestion du travail domestique s’ajoute également l’obligation d’accompagner son enfant dans le développement de ses capacités. Il s’agit de multiplier les activités, les sorties, les jeux, les séances de lecture, d’être sans cesse à l’écoute et pleinement disponible. Par ailleurs, la pression qui pèse sur les parents est bien plus forte qu’auparavant. Là où les parents étaient avant tout tenus d’offrir à leurs enfants un niveau de vie convenable, ils se sentent désormais aussi responsables de leur instruction – la confiance accordée à l’école a considérablement chuté – et de leur sécurité. Les enfants ne jouent plus dans la rue, les familles sont plus isolées et il n’existe plus ce système de surveillance « entre parents » qui permettaient auparavant aux pères et aux mères de souffler un peu pendant qu’un proche ou un voisin les tenaient à l’œil³². Mais c’est aussi parce qu’il est désormais entendu que les enfants sont forcément désirés que les attentes pesant sur les parents sont plus lourdes. Puisqu’« il n’a pas demandé à venir », il est attendu des parents qu’ils s’y consacrent entièrement – et tout particulièrement la mère, dans le cas de couples hétérosexuels. La culpabilité crève désormais le plafond pour maman !

Cet état de rumination permanent que ne connaît pas la majorité des hommes engendre une fatigue psychologique incompatible avec bon nombre d’activités, professionnelles, créatives ou tout simplement d’épanouissement personnel. La journaliste Brigid Schulte décrit le contraste entre les routines des artistes masculins et féminins : « [Chez les hommes], leurs épouses les protégeaient de toute distraction, les domestiques leur apportaient leur café et leur croissant à n’importe quelle heure et les nourrices gardaient leurs enfants hors de leurs jambes » ; du côté des femmes, « le travail d’écriture de Francine Prose était défini par le départ et le retour du bus scolaire. Alice Munro écrivait dans les “éclats” de temps

31 Titiou LECOQ, *op. cit.*, p. 50.

32 Clément RIVIÈRE, « “Les temps ont changé” – Le déclin de la présence des enfants dans les espaces publics au prisme des souvenirs des parents d’aujourd’hui. », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 111, février 2016.

qu'elle glanait, entre les tâches domestiques et l'éducation des enfants ». Elle conclut : « Je repensais à une interview de Patti Scialfa durant laquelle elle expliquait les difficultés qu'elle avait eues à écrire son album solo, tant ses enfants l'interrompaient sans cesse et lui demandait une attention qu'ils n'exigeaient pas de leur père, Bruce Springsteen. Ça m'a frappé : si les femmes n'arrivent pas à se faire une place dans le monde de l'art et des idées, ce n'était pas parce qu'elles n'avaient pas de talent. Elles n'ont tout simplement pas le temps³³. » On a besoin d'une chambre à soi pour s'isoler, penser et travailler, ainsi que le savait Virginia Woolf. Mais la chambre d'une mère est sans cesse envahie, au sens propre comme au figuré.

Horloge biologique et pression sociale

Enfin, la possibilité pour les femmes de mener de plus longues études et des carrières professionnelles plus ambitieuses se heurte à une injustice cette fois physiologique : la fertilité féminine baisse avec l'âge³⁴. « La temporalité physiologique des femmes est devenue contradictoire avec leur nouvelle temporalité sociale (études plus longues, entrée plus tardive sur le marché du travail, stabilisation professionnelle plus aléatoire), comme avec leur temporalité privée (les couples se forment plus tardivement, ils se défont plus facilement)³⁵. » Les avancées scientifiques permettent désormais des grossesses dites « tardives », grâce à la congélation des ovocytes notamment. Cette technologie est cependant coûteuse et n'est donc pas largement accessible. Questionnée par des femmes agacées d'être devenues la cible de publicité pour des tests de grossesse, la société *Clearblue* avait confirmé que sa stratégie de communication sur Internet reposait bien

33 Brigid SCHULTE, « *A woman's Greatest Enemy? A Lack of Time to Herself* », *The Guardian*, 21 juillet 2019, consulté le 24 octobre 2019.

> theguardian.com/commentisfree/2019/jul/21/woman-greatest-enemy-lack-of-time-themselves

34 La fertilité masculine baisse également avec l'âge, mais il s'agit d'une baisse des hormones mâles et non pas d'un arrêt complet ; de plus, l'âge de l'andropause est assez variable.

35 Camille FROIDEVAUX-METTERIE, *op. cit.*, p. 142.

sur l'âge et non pas sur les centres d'intérêt³⁶. Cela peut également être un frein à l'embauche : certains employeurs se montrent réticents à l'idée d'engager une femme sans enfant dans la trentaine, craignant qu'elle ne tombe enceinte dans un futur proche et l'obligeant de fait à entamer un nouveau processus de recrutement. La questionner sur ses projets familiaux étant illégal, il ne reste à l'employeur qu'à supposer, en se basant sur une représentation stéréotypée des aspirations féminines. Puisque la maternité apparaît toujours comme le plus grand accomplissement possible de la vie d'une femme, celles qui oseront déclarer ne pas vouloir d'enfants apparaîtront comme trop immatures pour exprimer leurs choix – un grand nombre de femmes se voient encore refuser des procédures de stérilisation volontaire du fait de leur âge³⁷ –, aigries – elles n'auraient pas rencontré le grand amour –, ou simplement égoïstes : quel genre de femme pourrait faire de son propre bien-être sa priorité ?

36 Émilie BROUZE et Alice MARUANI, « *Clearblue* m'a ciblée – Quand la pub te rappelle que tu es en âge de procréer », *Rue89*, le 22 août 2016, consulté le 24 octobre 2019.

> nouvelobs.com/rue89/rue89-nos-vies-connectees/20160822.RUE3659/clearblue-m-a-ciblee-quand-la-pub-te-rappelle-que-tu-es-en-age-de-procreer.html.

37 Alejandra MATTONI, « De la difficulté de se faire stériliser », *Vice*, le 25 juin 2019, consulté le 24 octobre 2019.

> vice.com/fr_be/article/zmxbw9/de-la-difficulte-de-se-faire-steriliser.

La maternité épanouissante

Une histoire de privilèges ?

Les Chimères soulignent toutefois que la stérilité comprise comme acte politique n'était pas forcément facile à vivre : « Les choses sont loin d'être simples, parce que l'on se refuse alors à une expérience humaine importante³⁸. » Si, pour certaines, l'absence de désir les conforte dans leur souhait d'une vie sans enfant, pour d'autres, cela représente moins un choix qu'un renoncement. Les crises écologiques, économiques et politiques que nous subissons sont loin de ce que l'on pourrait se représenter comme « les conditions idéales » pour fonder une famille. Les pays du sud de l'Europe connaissent une baisse de la fertilité alarmante depuis la crise économique de 2008 : en Grèce, en Italie et en Espagne, le taux de natalité n'a jamais été aussi bas depuis la Première Guerre mondiale ; et la situation ne risque pas de s'améliorer, étant donné l'immigration massive des jeunes vers des pays à l'économie plus prospère. Craignant l'insécurité et ne pouvant bénéficier des services d'accueil à la petite enfance, sapés par les coupes budgétaires, les potentiel·le·s futur·e·s parents³⁹ ne peuvent même plus compter sur le traditionnel soutien de leur famille proche puisque la pension des personnes âgées ne leur permet que la survie⁴⁰. Il est certain que lorsqu'on bénéficie de revenus confortables, la vie est plus douce : on peut avoir recours à des aides ménagères, une nounou et quand cela ne suffit pas à l'entente au sein du couple, divorcer sans craindre la précarité.

.....

38 LES CHIMÈRES, *op. cit.*

39 On vise ici des personnes de la classe moyenne, qui ont grandi avec les aspirations de la classe moyenne, et pour qui les ressources dont elles et ils disposent actuellement ne correspondent pas à l'idée qu'elles et ils se font du confort dont a besoin un enfant. Lire à ce sujet : Liz ALDERMAN, « *After Economic Crisis, Low Birthrates Challenge Southern Europe* », *New York Times*, le 16 avril 2017, consulté le 24 octobre 2019.
> nytimes.com/2017/04/16/business/fewer-children-in-greece-may-add-to-its-financial-crisis.html.

40 Marina RAFENBERG, « Grèce – De la crise économique à la crise démographique », *Le Monde*, 14 juin 2017, consulté le 24 octobre 2019.
> lemonde.fr/europe/article/2017/06/14/grece-de-la-crise-economique-a-la-crise-demographique_5144019_3214.html.

« Si tu as des sous, tu parles d'une manière différente avec ton mari. Il te fait chier, tu fous le camp, tu prends tes gosses, ou tu partages les enfants, tu les coupes en six ou n'importe quoi, mais tu penses à ta vie d'une manière différente », raconte Faousia, ouvrière et mère de huit enfants, interrogée quant à l'intérêt du revenu garanti universel⁴¹. On peut alors envisager l'avenir de ses enfants avec sérénité, les confier sans culpabilité à des enseignants qui pourront leur accorder toute l'attention nécessaire, les protéger du marasme ambiant, enfin se rassurer à l'idée que leur école « alternative » (privée) possède son propre potager.

Et l'argument financier joue avant même la grossesse, par exemple pour la solution de congélation des ovocytes qui peut permettre à celles qui souhaitent investir dans leur carrière de figer leur fertilité avant qu'il ne soit trop tard. Un soulagement pour lequel il faudra compter « environ 3 500 euros pour les traitements hormonaux et les frais de laboratoire de deux cycles. À cela s'ajoutent les échographies, les prises de sang et les procédures de prélèvement⁴². » En France, les couples lesbiens qui souhaitent avoir recours à la PMA doivent se rendre dans un pays qui l'autorise pour un coût pouvant aller jusqu'à 11 000 euros, auxquels s'ajouteront « les jours d'arrêt de travail, les déplacements et séjours, les traitements et examens non remboursés hors parcours de soin (stimulation ovarienne, diagnostic préimplantatoire, échographies...) »⁴³. L'argent donne accès à des soins de qualité : préparation à la naissance personnalisée auprès d'une sage-femme qui pourra être présente durant l'accouchement, tout comme le ou la gynécologue de son choix ; chambre individuelle, possibilité pour le ou la

41 Voir Mona CHOLLET, *Chez soi, op.cit.*, p. 198.

42 Voir le site *Gyn&co by Mythra*.
> <https://www.gynandco.be/fr/congeler-ses-ovocytes-une-option>

43 Mathilde DAMGÉ, « PMA à l'étranger – Plusieurs milliers d'euros et beaucoup de questions. », *Le Monde*, 27 septembre 2018, consulté le 24 octobre 2019.
> lemonde.fr/les-decodeurs/article/2018/09/27/pma-a-l-etranger-plusieurs-milliers-d-euros-et-beaucoup-de-questions_5361145_4355770.html
Il faut noter que le mercredi 15 octobre 2019, le projet de loi bioéthique a été adopté par l'Assemblée nationale. Son article 1^{er} ouvre le droit à la PMA aux couples de femmes et aux femmes seules.

co-parent-e de dormir sur place moyennant paiement, suivi psychologique en cas de dépression *post-partum*, congés parentaux pour les deux parents sans craindre l'effondrement du budget familial.

« La décision d'avoir ou de ne pas avoir d'enfant est également soumise aux inégalités sociales », écrit Alana Apfel dans son livre *Donner naissance – Doulas⁴⁴, sages-femmes et justice reproductive⁴⁵*.

La justice reproductive : des naissances respectées pour toutes les communautés.

Ce que l'on nomme la justice reproductive est conceptualisé dans les années 1990 au sein de communautés de femmes racisées états-uniennes. Elle affirme « le principe de base selon lequel le droit de refuser des grossesses non désirées est tout aussi fondamental que le droit des femmes d'avoir les enfants qu'elles veulent dans les conditions qu'elles veulent⁴⁶ ». Ce combat rejoint l'approche du féminisme intersectionnel⁴⁷ dans la mesure où il décrit la parentalité non pas seulement comme la résultante d'un choix individuel, mais comme une décision qui dépend également de la place

44 « Emprunté au grec ancien, le terme *doula* (servante) désignait la figure féminine qui, aux côtés de la sage-femme, se tenait près de la mère lors de la naissance de son bébé. Elle accompagne et soutient une autre femme et son entourage pendant la grossesse, l'accouchement et la période postnatale. [...] Son accompagnement est strictement non médical et ne remplace en aucun cas le suivi des professionnels de la santé choisis par les (futurs) parents. »

Voir le site Doula.be, consulté le 24 octobre 2019.

> doula.be.

45 Alana APFEL, *Donner naissance – Doulas, sages-femmes et justices reproductive*, éd. Cambourakis, 2017, p. 22.

46 *Ibidem*, p. 29.

47 Le féminisme intersectionnel envisage les discriminations comme multi-factorielles : les discriminations de genre, de classe, de race, de religion, etc., peuvent s'additionner ; par exemple, en Belgique, dans une classe sociale donnée, une femme noire musulmane subira davantage de discriminations qu'une femme blanche de tradition catholique.

de l'individu au sein de la société⁴⁸. Dans cette mesure, la parentalité est politique⁴⁹. Il ne s'agit plus d'établir le constat que la maternité, en l'état, est aliénante, mais de lutter contre cette aliénation, en tenant compte du fait que celle-ci se conjugue avec des discriminations sexistes, raciales, économiques, de classe. Ces enjeux devraient concerner toutes les femmes et non pas seulement celles qui veulent procréer : comme il n'y a pas besoin de subir soi-même des discriminations pour s'envisager comme un-e allié-e de l'anti-sexisme ou de l'antiracisme, il n'y a pas besoin de vouloir des enfants pour reconnaître que les injustices sociales peuvent constituer un obstacle à une maternité épanouissante et s'engager à changer la donne. Dans cette perspective, le soin – *care* – est envisagé par Alana Apfel comme « une forme potentiellement radicale d'activisme ⁵⁰».

C'est un retournement de stigmatisme : les infirmières, les sages-femmes, mais aussi les puéricultrices, les auxiliaires de vie, les femmes de ménage ne sont plus considérées comme des femmes invisibilisées⁵¹ accomplissant des tâches ingrates, mais comme des membres essentiels au bien-être de leur communauté. Il s'agit également de reconnaître que les femmes racisées ou que les personnes *queer*⁵² ne bénéficient pas du même accueil ni des mêmes soins auprès des institutions hospitalières : qu'il est donc nécessaire qu'elles soient accompagnées par des personnes partageant leurs vécus. Il est constaté que les personnes noires sont souvent négligées, ceci s'expliquant par un grand nombre de préjugés. On va plus souvent suppo-

48 Voir également Françoise VERGÈS, *Le Ventre des Femmes – Capitalisme, racialisation, féminisme*, éd. Albin Michel, 2017. L'autrice y soulève un paradoxe historique révélateur : alors que, dans les années 1970, l'avortement et la contraception sont encore criminalisés en métropole, on apprend que des médecins blancs ont procédé à des milliers d'avortements et de stérilisations non consentis sur des femmes de l'île de la Réunion.

49 Alana APFEL, *op. cit.*, p. 21.

50 *Ibidem*, p. 38.

51 « La majorité de ces activités se déroulent dans le cadre du supposé "caractère privé du domicile", ce qui a pour effet de masquer leur rôle véritable dans la pérennité de tout système économique et social. » *Ibid.*

52 Entendu comme toute identité de genre ou sexuelle s'éloignant de la norme cisgenre (dont le genre assigné à la naissance correspond à celui auquel l'individu s'identifie) et hétérosexuelle.

ser des grossesses à haut risque ou certaines maladies qui vont justifier que l'on prenne des décisions sans les consulter, une moins bonne maîtrise de la langue va conduire au fait que l'on s'adresse à elles en criant, on va également leur demander plus fréquemment de « baisser le ton » (en partant du principe qu'elles exagèrent dans l'expression de leur douleur), etc. Au reste, les configurations familiales non conventionnelles ne sont pas toujours bien accueillies et les personnes transgenres sont traitées avec « moins de dignité et de respect⁵³ ». Jodi Koumouitzes-Douvia, une *doula* exerçant dans la région de San Francisco, explique ceci par le fait que « la majorité des *doulas* sont blanches et hétérosexuelles. Et le fait est que ces personnes ne sont sans doute pas les mieux placées pour offrir un accompagnement aux autres communautés que la leur. [...] Nous devons prendre de la distance avec un certain discours des femmes blanches venues “sauver” les personnes racisées. [...] on se doit de laisser les autres communautés faire les choses par elles-mêmes⁵⁴. »

Faire renaître la société tout entière

Le travail de ces accompagnantes à la naissance est révolutionnaire parce qu'il propose d'attaquer le mal à la racine, de mettre un terme à la transmission des traumatismes⁵⁵ en redonnant du pouvoir aux mères et en (re) faisant de l'accouchement une expérience formatrice. « Dans notre société, nous sommes confrontées à un patriarcat qui bride la capacité des personnes enceintes à s'exprimer », explique Laili Falatoonzadeh du collectif *Birth Justice Project*, qui accompagne les détenues de la région de San Francisco. Or, « si le corps des personnes qui donnent naissance est affaibli, c'est le tissu même de notre société que nous menaçons » ; mais

53 Alana APFEL, *op. cit.*, p. 107.

54 *Ibidem*, p. 68-69.

55 *Ibid.*, p. 101.

« [si] elles savent qu'elles ont du pouvoir, du mérite et de la puissance [...] cela peut avoir des répercussions sur le reste de leur vie⁵⁶. »

Au fil de l'histoire, le patriarcat a dépossédé les femmes des savoirs liés à la naissance. Des remèdes et des pratiques transmises de génération en génération, acquis à force d'observations et d'expériences, ont été confisqués ou détruits. C'est à partir du XVII^e siècle que celles qui aidaient auparavant les autres à accoucher, mais aussi à avorter, ont été petit à petit écartées, décrédibilisées, diabolisées. La gynécologie et la médecine obstétricale sont devenues une affaire d'hommes faisant des corps des femmes leurs terrains d'expérimentation. La pathologisation à outrance de la grossesse et de l'accouchement ont conduit à une infantilisation des futures mères et à des abus de pouvoir menant parfois à des traumatismes durables. Il faut dès lors se réjouir que la vague post-*Me Too* ait également conduit à une plus grande visibilité des récits de violences obstétricales. « Nous avons été formé.e.s à croire que les médecins ont une autorité absolue sur nos corps, qu'ils ont toujours les bonnes réponses et qu'ils ne nuiront jamais », explique Laili Falatoonzadeh. Elle poursuit : « Quand je me demande comment “désapprendre” cette croyance, je me dis que les femmes doivent commencer par se réapproprier leur corps⁵⁷. »

Or, pour cela, il faut commencer par se réunir : faire renaître ces groupes de femmes que l'on s'est évertué à faire disparaître, partager nos expériences, reconstituer les savoirs. Internet joue un rôle majeur : place publique accessible depuis nos lieux les plus intimes, il permet un regard tourné à la fois vers l'intérieur et vers l'extérieur, vers soi et vers l'autre. De son côté, le personnel médical dénonce le manque de moyens des services hospitaliers. Le rythme que subissent les médecins et les sages-femmes en sous-effectif les conduirait de manière presque fatale à des négligences et à des maltraitements. Cela devrait nous forcer à nous questionner sur les conséquences de ce désinvestissement financier. Plus généralement, « que signifie le fait de naître au milieu d'une pareille terreur ou, pour le

56 *Ib.*, p. 82.

57 *Ib.*, p. 84.

corps de femme, de traverser une pareille terreur ? », s'interroge l'activiste Molly Arthur : « Qu'est-ce que cela implique pour notre société? Dans quelle mesure cette empreinte a-t-elle entravé notre capacité à nous réaliser pleinement en tant qu'êtres humain·e·s⁵⁸? »

La maternité, actrice légitime des nouveaux enjeux féministes

Ce n'est qu'en dressant un constat des conditions réelles dans lesquelles évoluent les mères que nous pourrions revendiquer des changements, sur le plan individuel, mais aussi systémique.

Il est clair que si nous voulons insuffler des changements en ce monde, il faut commencer par changer les règles du jeu. Faire éclater les rôles traditionnellement assignés aux petits garçons et aux petites filles, ouvrir le champ des possibles pour faire éclore de vraies personnalités, aux aspirations riches et variées. Annihiler les hiérarchies liées aux genres, qui voudraient qu'il soit honteux pour un garçon de porter une robe de princesse et libérer les filles des vêtements trop courts, trop précieux, trop cintrés qui contraignent à l'immobilité. Chasser les tabous qui entravent la connaissance de soi, apprendre le fonctionnement de son corps pour l'habiter vraiment. Enseigner le consentement, le respect des limites, apprendre à dire « non » et à accepter le refus. Veiller à un partage égalitaire de l'espace, dire que l'amitié entre les hommes et les femmes est possible, ne pas systématiquement romantiser le comportement des enfants. Décoder, donner les clés, discuter ce que l'on voit et ce que cela dit de nous. Autoriser à remettre en question l'autorité, même si cela signifie être parfois contredit.

Et dans la mesure du possible, essayer de donner le bon exemple. Nous sommes les produits de notre société, faits à son image, donc imparfaits. Nous devons regarder à l'intérieur de nous-mêmes pour identifier ces

58 *Ib.*, p. 94.

petites habitudes confortables qui nous rendent finalement la vie dure. En tant que parent-e-s ou tout simplement en tant que personne côtoyant des enfants, nous devons nous efforcer de faire bouger les lignes, à commencer par nos propres foyers. Une répartition juste des tâches ménagères, un souci égal des émotions de chacun, l'opportunité pour tous de concilier vie de famille et épanouissement personnel. Offrir aux parent-e-s seul-e-s un soutien, du temps, car il faut tout un village pour élever un enfant⁵⁹. Dans son manifeste pour une éducation féministe, le premier conseil qu'offre l'autrice Chimamanda Ngozi Adichie à son amie Ijeawele qui vient d'accoucher est celui-ci : « La maternité est un magnifique cadeau, mais ne te définis pas uniquement par le fait d'être mère. Sois une personne pleine et entière⁶⁰. » Pour les unes, se respecter signifiera ne pas avoir d'enfants ; pour d'autres, il s'agira de se libérer de la culpabilité de ne pas être des parent-e-s modèles ; pour toutes, de se sentir en cohérence avec elles-mêmes.

Élisabeth MEUR-PONIRIS

59 Lire à ce sujet Nicole VAN ENIS, « Pour qu'un enfant grandisse, il faut tout un village », *Barricade*, 2018. > barricade.be/publications/analyses-etudes/qu-un-enfant-grandisse-il-faut-tout-un-village.

60 Chimamanda NGOZI ADICHIE, *Chère Ijeawele – Ou un manifeste pour une éducation féministe*, éd. Gallimard, 2017, p. 18.

Pour nourrir la réflexion

Ouvrages

- Alana APFEL, *Donner naissance – Doulas, sages-femmes et justice re-productive*, éd. Cambourakis, 2017 ;
- Mona CHOLLET, *Chez soi – Une odyssée de l'espace domestique*, éd. La Découverte, 2015 ;
- Mona CHOLLET, *Sorcières*, éd. La Découverte, 2018 ;
- Camille DUCCELLIER, *Le Guide pratique du féminisme divinatoire*, éd. Cambourakis, 2018 ;
- Camille FROIDEVAUX-METTERIE, *Le Corps des femmes*, éd. Philosophie magazine, 2018 ;
- Renée GREUSARD, *Enceinte, tout est possible*, éd. Jean-Claude Lattès, 2016 ;
- Yvonne KNIBIEHLER, *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, éd. PUF/Humensis, 2017 ;
- Titiou LECOQ, *Libérées – Le Combat féministe se gagne devant le panier de linge sale*, éd. Fayard, 2017 ;
- Chimamanda NGOZI ADICHIE, *Chère Ijeawele – Ou un manifeste pour une éducation féministe*, éd. Gallimard, 2017.

Audio / vidéo

- Charlotte BIENAIMÉ, *Un podcast à soi – Le Gynécologue et la sorcière (6)*, Arte Radio, 2018 ;
- OVIDIE, *Tu enfanteras dans la douleur*, Arte, 2019.

BARRICADE

CULTURE D'ALTERNATIVES



Autrice

Élisabeth MEUR-PONIRIS

*

Relecteur-trice-s

Thomas BOLMAIN
Emmanuel BOUCHAT
Virginie GÉROUVILLE

*

Chasseur-euse-s de coquilles

Thomas BOLMAIN
Emmanuel BOUCHAT

Coordination

du pôle publications

Thomas BOLMAIN
Perrine VANMEERBEEK

*

Pôle publications

Emmanuel BOUCHAT
Virginie GÉROUVILLE
Nicole VAN ENIS

*

Maquettiste

Jérôme BECUWE

*

Éditeur responsable

Jérôme BECUWE
asbl *Barricade*

rue Pierreuse 21 • 4000 Liège

Comité éditorial

Emmanuel BOUCHAT

Yannick BOVY

Joanne CLOTUCHE

Noémie CRAVATTE

Virginie GÉROUVILLE

Alice MINETTE

Sandra ROUBIN

Didier SOMZÉ

Olivier STARQUIT

Nicole VAN ENIS

Perrine VANMEERBEEK

Lancé en 2010, le *pôle Publications* de *Barricade* est consacré à la rédaction et l'édition d'analyses et d'études. Inscrit dans une démarche d'éducation permanente, ce pôle éditorial vise à offrir des articles qui suscitent de l'étonnement, alimentent une réflexion, nourrissent des perspectives d'actions, à l'attention de divers publics et secteurs d'activités : associatif, militant, scientifique,

étudiant, services publics, etc.

La culture du débat est au cœur du projet éditorial de *Barricade*. Nous voulons faire se rencontrer et dialoguer différents points de vue et différentes manières d'écrire, dans le respect des valeurs qui nous sont chères : **féminismes, justice sociale, interculturalité, alternatives, impertinence, et esprit critique.**

Analyses et études

Disponibles gratuitement sur notre site **barricade.be** et en imprimés, rue Pierreuse 15 – 4000 Liège via la librairie *Entre-Temps*, la librairie de *Barricade*.

Agenda de nos activités

Rejoignez-nous sur *Facebook* ou inscrivez-vous à notre newsletter sur **barricade.be**. Recevez gratuitement le *Pavé Dans La Mare*, notre revue bimestrielle, en nous contactant par mail à info@barricade.be ou par téléphone au 04 222 06 22